

# Hors-scène

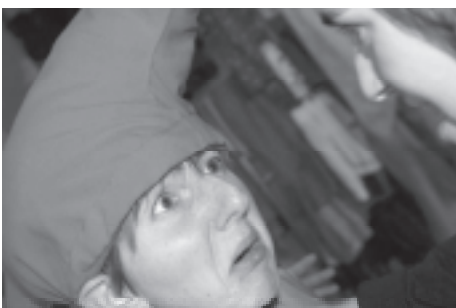
les activités théâtrales du Collectif 1984

Le Collectif 1984 entame cette nouvelle année culturelle sur les chapeaux de roue. Regonflé par une semaine d'expression non verbale et d'exploration théâtrale jeunes, à Neufchâteau, en juillet, le Collectif 1984 s'est présenté au Festival Jeune Public de Huy, en plein mois d'août, avec un théâtre-forum, "**Fumée bleue... je vois rouge!**", qui a eu son petit succès. Vous lirez, sur le folder joint, comment, après l'avoir remanié, nous avons jeté cette nouvelle mouture à l'eau mouvementée des représentations publiques.

Mais les membres du Collectif 1984 n'en restent pas là, et vous aurez bientôt l'occasion d'avoir de nos nouvelles... productions. En effet, outre le célèbre "**Nous sommes momentanément absents**" qui entame, gaillard, sa troisième année de tournée, outre le vieux "**Concepcion et Monsieur Laplume**", notre théâtre-forum quasi confidentiel sur l'alphabétisation, outre nos divers spectacles d'atelier, dont le fameux "**A vos bons soins**", aux apparitions toujours remarquées, nous avons des projets.

En effet, cette année, nous nous associons à une initiative du Centre de Théâtre Action, qui organise fin octobre, à Houyet, une **semaine de rencontres internationales**, avec ateliers, spectacles et discussions, entre les troupes de théâtre-action et les gens qui leur sont proches.

Pour de plus amples informations sur l'activité des troupes de théâtre-action en général et de cette semaine en particulier, quoi de mieux que d'aller visiter le site de cette honorable institution en tapant: [www.theatre-action.be](http://www.theatre-action.be) ou en leur envoyant un courriel à: [theatreaction@skynet.be](mailto:theatreaction@skynet.be).



Ce n'est pas fini, le Collectif 1984 prépare un nouveau spectacle, non, deux nouveaux spectacles ! L'un, un "seul en scène", traitera de la guerre. Encore ? Oui, encore. Ne serait-ce que pour ne pas oublier que nous vivons dans un système social qui a banalisé, normalisé et spectacularisé la guerre, celle quotidienne pour gagner sa croûte, mais aussi celle plus radicale pour exterminer les surplus, les perdants, les exclus, bref, beaucoup de gens de par le monde. Nous développons plus loin une des réflexions qui nous a amenés à traiter de ce sujet. Ce spectacle, s'il a trouvé son thème, n'a pas encore trouvé son titre. Promis, on vous prévient dès que c'est fait.



Pour le prochain Festival International de Théâtre-Action, qui agrmente bisannuellement votre automne mondain, nous avons un projet de **spectacle international** (ça va de soi) qui réunira la Catalogne, la Toscane et le Brabant. On mélange tout, on secoue et on sert glacé. Vous verrez, ça va faire mal. Nous essaierons bien sûr de faire en sorte que chacun comprenne sinon le texte, du moins le propos !

Et puis, en 2006, vous aurez sûrement l'occasion de voir "**Voyage organisé**", un duo sulfureux qui évoque la catastrophe de Marcinelle bien sûr, (c'est le 50ème anniversaire de cette catastrophe), mais aussi les dessous de toute l'histoire de l'immigration italienne en Belgique. Vous saurez tout sur l'aventure des ces Italiens venus "de leur plein gré" casser des cailloux, en Wallonie. Aller au charbon, au chagrin, à la mine ! L'internationale de nos conditions d'exploitation demandait un spectacle bilingue. C'est chose faite.

Bonne année théâtrale,  
bonne année d'actions!



Laboratorio Amaltea propose une nouvelle coproduction internationale belgo-italienne, issue des "Rencontres-Incontri" du Théâtre-Action en Italie, réalisée par le Collectif 1984, la Compagnie du Campus, le Laboratorio Amaltea et la Transat Compagnie, et qui tournera en Italie sous le titre de *Succo di carbone* (Jus de charbon), en Belgique sous le titre de *Voyage organisé*.

2006 marquera à la fois le cinquantième anniversaire de la catastrophe de Marcinelle, et le soixantième anniversaire des accords de 1946 signés entre l'Italie et la Belgique, accords qui envoyèrent des centaines de milliers d'Italiens mourir dans les mines belges. Avec ce nouveau spectacle (adaptation en version scénographique légère du spectacle "Poussière du Temps" mis en scène par Franco Dragone en 1996), nous avons voulu montrer que l'histoire ancienne de l'immigration et de l'exploitation des mineurs Italiens en Belgique n'est que le miroir de l'histoire actuelle d'autres immigrations et d'autres exploitations en Italie et en Belgique, un miroir qui dérange les discours officiels et toutes les kermesses organisées pour enterrer un peu plus profondément l'ensemble des victimes de ces crimes dits économiques. Nous avons voulu prendre position contre les "festivités" liées à ces anniversaires. Comme le faisait déjà remarquer Anne Morelli, dans un texte rédigé à l'occasion des commémorations de 1996 : "Au delà de la nausée que ces hypocrites célébrations ont provoqué auprès de nombreux Italiens résidant en Belgique, la première question à se poser est : [une déportation économique,] est-ce réellement un événement à fêter ?".

Sur scène, deux personnages tournent en dérision ces "hypocrites célébrations" :

- P *Organisons une soirée gastronomique, l'élection d'une miss, un défilé de Ferrari !...*
- G *Faisons une commémoration... pour les mineurs! On parlera des "succes stories": Enzo Scifo, Adamo, Elio di Rupo...*
- G *Organisons une cérémonie officielle et signons tous ensemble le livre de la réconciliation des classes ! Le livre du pardon !*
- P *Arrêtons avec la haine et le désir de tout foutre en l'air ! La rancune ne sert à rien ! Réconcilions-nous une fois pour toute!*
- G *Le passé est le passé et ce qui est fait est fait. Il n'y a plus rien à faire...*
- P *Plus rien! Il faut regarder le présent et... célébrer le passé !*

Contrairement aux officiels que nos personnages égratignent ici, nous avons cherché, quant à nous, non pas à "célébrer le passé", mais à le faire revivre en partant à la recherche de témoignages et à la rencontre d'historiens. Nous nous sommes aussi plongés dans les journaux militants des années en question ('46-56'). Voici, par exemple, comment la revue "Socialisme ou Barbarie", dans un saisissant tableau, résume la situation qui prévaut à Marcinelle en 1956, les jours suivant l'accident :

"D'un côté : Van den Heuvel, directeur général de la mine du Bois du Cazier, s'enferme peureusement dans son bureau protégé par la police et informe les familles et la population de temps à autre (et quelques fois faussement) par de laconiques communiqués. De l'autre : les familles, les mineurs du Borinage en grève contre l'avis syndical, réclamant des informations, exigeant des comptes, et que Van den Heuvel, par son infâme pusillanimité en matière d'informations, fait passer par d'atroces alternances d'espoir et de désespoir. Et entre les deux, les forces de police, parfaite image de l'Etat, "protégeant" le carreau, l'entrée du puits, escortant les sauveteurs jusqu'au bureau du patron de crainte d'indiscrétions pouvant, à tout moment, provoquer "la colère de la foule". Quelle image plus claire de notre société !"

Qui se rappelle que l'accident de Marcinelle (1956) n'a officiellement jamais trouvé d'autre responsable que la fatalité ? Qui se rappelle qu'en 1946, répondant aux appels du gouvernement qui cherchait à recruter leurs fils, les mères belges rétorquaient : "plutôt bandits que mineurs!" ? La mémoire est courte et sélective ! Idem en Italie où l'amnésie règne aujourd'hui sans partage sur l'histoire de la déportation de centaines de milliers de jeunes Italiens, décidée par la toute neuve République de 1946. Et qui peut dire ce qu'est la silicose ? Personne ne sait que les actuels CPT italiens ou les Centres fermés belges ne sont qu'une version actualisée des camps dans lesquels les mineurs italiens furent entassés en Belgique en 1946. Personne ne connaît les responsables. On constate simplement que "les crimes qui ont pour seul motif le profit économique échappent par essence à tout type de poursuite judiciaire" (Anne Morelli)...

Sur scène, deux acteurs se demandent quels personnages interpréter pour raconter au mieux cette rencontre entre situations d'hier et aujourd'hui. Ils plongent dans des personnages et remontent le temps, à la rencontre d'un jeune Sicilien parti, fier et joyeux, pour le nord, et qui débarquera dans le Borinage, sous la drache. Ils s'arrêtent, sortent de la situation, cherchent les responsables, s'indignent de leur silence, tentent quelques bouffonneries... Ensuite, ils replongent dans l'histoire avec un grand H, cette fois sur les traces d'un énigmatique chômeur belge devenu littéralement fou de rage, et qui tente maintenant un improbable dialogue avec notre jeune Sicilien. Un mort et un fou se rencontrent alors...

Nos acteurs ne ressortent évidemment pas toujours indemnes de ces aller-retours entre la fiction et le témoignage, mais ils veulent absolument en rire et restent convaincus que les deux bouffons qu'ils interprètent ont une charge de passion et d'entêtement suffisante pour libérer nos mémoires du poids de l'oubli.

La première de Succo di Carbone a eu lieu le 04/07/2005 au théâtre Niccolini, dans le cadre du Festival d'Eté de San Casciano, Val di Pesa, en Toscane.



## Voyage organisé Succo di carbone

de et avec

Patrick Duquesne et Giovanni Orlandi

# Réflexions sur une création au titre encore incertain...

Le spectacle en préparation du Collectif 1984 traitera de la guerre. Sur scène, un homme parle à son fils qui en est revenu. Dans quel état ? L'homme lui-même est un père qui a perdu beaucoup au cours de cette année de séparation. Beaucoup de ses illusions.

Nous sommes dans une phase de travail initiale qui nous laisse encore loin de l'élaboration d'un scénario précis, mais les réflexions que nous avons menées pour élaborer le contenu nous ont secoués. S'immerger dans une réflexion sur la guerre pour faire un spectacle, et c'est toute sa quotidienne réalité qui vous éclate à la figure, comme un fruit blet. Du coup, nos réflexions sont elles aussi parties *en guerre*.

Nous nous sommes interrogés sur comment une société peut amener un père de famille à autoriser son fils à massacrer d'autres enfants à lui identiques.

Nous nous sommes souvenus du héros de " Voyage au bout de la nuit " de L.F. Céline qui disait son refus terrorisé de la guerre :

- " Oh ! Vous êtes donc tout à fait lâche, Ferdinand ! Vous êtes répugnant comme un rat... "

- Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans... Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi... Je ne pleurniche pas dessus moi... Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils neuf cent quatre-vingt-quinze millions et moi tout seul, c'est eux qui ont tort, Lola, et c'est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux plus mourir.

- Mais c'est impossible de refuser la guerre, Ferdinand ! Il n'y a que les fous et les lâches qui refusent la guerre quand leur Patrie est en danger...

- Alors vivent les fous et les lâches ! "

A l'instar de cet homme acculé et qui prend tout à coup une décision individuelle (dont la portée socialement subversive n'a pas échappé à la Lola policière qui guette nos méfiances et nos refus), nombre de gens -de loin la majorité- sont foncièrement contre les guerres. Il y a donc d'autres vecteurs qui font que ces guerres ont lieu et que nous fermons les yeux sur leur réalité, les rendant possibles.

Il y a comme une chape de plomb sur nos consciences, sur nos cœurs, sur nos vies qui nous interdit de faire un lien entre nos actes immédiats et leur portée réelle dans la société.

Nous ne sommes pas naïfs et nous connaissons les idéologies qui justifient les guerres, en théorisent leur nécessité, distinguent les bonnes guerres des mauvaises, et ainsi de suite. Nous connaissons les officines où se construisent les rhétoriques qui adulent Saddam Hussein un jour, le diabolisent le lendemain. Nous savons l'hypocrisie des faiseurs de guerre et leurs petits copains profiteurs, politiciens, industriels, banquiers.



Mais nous, pauvres rampants, comment vivons-nous au quotidien ce laminage de nos cœurs ? Comment en sommes-nous arrivés à admirer, sans crier, tous les malheurs du monde sur cet écran fantastique et familial, en technicolor, et sous tous les angles ? Comment participe-t-on à ce carnage, sous nos innocentes allures ? Comment ?

Car il y a bien une réponse. Oh, sûrement pas miraculeuse, elle n'existe pas, mais nous posons la question, puisqu'elle se pose à nous ! Et déjà, nous sommes en porte-à-faux par rapport au comportement lisse qu'exige la société du renoncement. Si nous disons : il n'y a pas de bonnes guerres, il n'y a que de bonnes propagandes, ne nous taxera-t-on point de faire le jeu de l'ennemi ? Mais quel ennemi ? La question est intéressante.

Qui est l'ennemi dans la guerre quotidienne que nous menons pour joindre les deux bouts en fin de mois ? Ceux qui nous font avaler sans broncher les pilules étatiques sur la gestion de notre misère journalière n'ont-ils pas une grave responsabilité ?

Pour les OGM qui envahissent nos assiettes, les émissions stupides qui envahissent nos cerveaux, les ondes maléfiques qui envahissent, invisibles, notre espace, les caméras qui surveillent nos déplacements, la publicité forcément mensongère, les soldats qui défendent notre territoire à des milliers de kilomètres, les accidents de travail prévisibles, les vendeurs de distraction massive, les colorants qui tentent d'agrémenter la grisaille de la ville, les crèches rares, les prisons surchargées, les embouteillages de monades sédentaires s'observant du fond de leur habitacle, et tout ce qu'on oublie, mais que vous connaissez bien, ... pour tout cela, qui paie la facture ?

Nous nous sentons interpellés par cette guerre sournoise de tous contre tous, et la structure sociale qui la permet, l'encourage, la défend, la théorise... Comment calculer l'impact social de ces puissances (prenons l'industrie pharmaceutique) sur notre vie réelle ? Et celle de toutes les autres entreprises aux dents longues ? Mais, le « diktat de l'économie » serait impuissant sans les politiciens qui font passer leurs lois en vitesse, en plein été, comme celle autorisant un peu plus d'OGM dans nos organismes...

S'informer et réfléchir sur ce qu'est la guerre, en parler en famille, au boulot, dans le bus... c'est déjà mener une action, c'est jeter le grain de sable dans la machine bien huilée de l'information langue de bois qu'on nous distille par trains entiers !

Dans le spectacle que nous préparons, comme dans tous les autres du Collectif 1984, le héros n'aura de cesse de s'enlever les couches qui recouvrent son cœur. Ca fait mal ? Ah, vous aussi vous avez essayé ? Vous aussi vous êtes suffisamment fous de vie pour refuser la lâcheté quotidienne qui consiste à se boucher le nez, les yeux, les oreilles, la bouche, les cinq sens et tous les autres qui partent du cœur, immatériel mais qui palpète, qui palpète !, pour vouloir autre chose que les mensonges guerriers de nos dirigeants ?

## Karim/Carine

Prenez un garçon, prenez une fille, mélangez le tout: vous obtenez le spectacle "Karim/Carine". Mais pour y arriver, il aura fallu d'abord remuer une école qui n'avait jamais connu de troupe de théâtre en dehors des heures scolaires, bouleverser des habitudes pour investir des locaux, bousculer des enseignants déjà suffisamment sollicités par l'ordinaire que pour se préoccuper d'un extra, agiter un cocotier institutionnel ne serait-ce que pour résoudre des problèmes de clés et surtout, mélanger une quinzaine de garçons et filles attirés par le cocktail théâtral qui leur était proposé.

Nous aurions aimé n'avoir à nous préoccuper que des acteurs, du spectacle, mais la réalité est toujours différente et notre énergie d'animateurs se disperse souvent, s'épuise parfois à résoudre des problèmes institutionnels.

Un exemple réconfortant à l'Institut Notre-Dame, c'est de constater qu'après des années de présence, il a été enfin possible d'obtenir un vrai local pour le théâtre, aménagé dans ce but et permettant d'autres activités culturelles. Cela peut sembler anecdotique, mais il faut essayer de se représenter le nombre de portes que quelques enseignants ont dû enfoncer pour arriver à nos fins. L'aménagement de cet espace laisse espérer que notre passage ne restera pas sans suite et qu'une véritable tradition de théâtre action continuera à s'installer dans cette école.

Et il faut toujours s'accrocher pour espérer faire bouger quoi que ce soit. Pour faire aboutir un spectacle, et surtout lorsqu'il s'agit d'une création collective, il faut aussi s'accrocher fermement. A

l'Institut Notre-Dame, les jeunes qui se sont accrochés ont constaté qu'au théâtre, et donc dans la vie, un miracle est toujours possible même lorsque des comédiennes nous abandonnent un mois avant la première, même lorsqu'il faut remanier la structure des scènes quinze jours avant, même lorsque l'on constate que deux jours avant le texte n'est pas connu alors que toute la mise en scène repose dessus. Mais quand nous disons miracle, nous ne pensons pas à une intervention divine mais au contraire bien humaine: celle des Karims et des Carines qui ont choisi de nous faire confiance, de se faire confiance ! Et ce miracle a été surtout possible cette année parce que l'un d'eux a osé prendre le taureau par les cornes et mettre chaque acteur devant ses responsabilités. Quand le public est aux portes, il n'est plus temps de douter.

Il est des spectacles d'atelier dont on regrette longtemps l'aspect éphémère. "Karim/Carine" sera de ceux-là.

Expéditeur:

**Collectif 1984**

avenue du roi Albert, 114 - 1120 Bruxelles

Tél/Fax ++32 02 262 08 84

e-mail: 1984@skynet.be - http://c84.free.fr

